

# ENQUETES ET REPORTAGES

magazine.union@sonapresse.com

## Regagner son domicile à l'approche du couvre-feu : le grand rush

**COURSE** effrénée vers d'éventuels moyens de transport, proposition hors de proportion aux transporteurs. À l'approche de l'heure du couvre-feu (18 heures), l'urgence chez les usagers du Grand Libreville est de regagner leurs habitations. Quitte à fouler au pied la nécessité de distanciation physique pour trouver une place dans un transport en commun. Des reporters de l'Union ont assisté à la grande débandade pré-couvre-feu. Lecture !

MIKOLO MIKOLO  
Libreville/Gabon



Photo : Mikolo Mikolo

Carrefour Hassan, vendredi 17 heures. Sandra, en visite chez ses parents, se rappelle qu'il lui faut rentrer chez elle sis au Boulevard-Triomphal. Elle pense disposer d'une bonne heure avant le début du couvre-feu. Alors, au bord de la route elle propose 1 000, puis 1 500, voire 2 000 francs au taximan pour la déposer à son domicile. Mais en vain. A moins d'une heure de l'entrée dans le couvre-feu, aucun chauffeur de taxi ne veut prendre le risque d'aller loin de chez lui. Sa grande préoccupation, c'est éviter les tracasseries des forces de sécurité. Résignée, Sandra n'a d'autre choix que de battre le bitume : "Il me faudra plus d'une heure et demie pour parcourir la distance Carrefour-Hassan-Boulevard Triomphal."

Ce sont là les conséquences du couvre-feu institué pour freiner la propagation du Covid-19 et qui fait partie des mesures en vigueur, décidées par les plus hautes autorités. Contrairement aux gestes barrières, particulièrement la distanciation sociale,

et autres masques, négligés souvent par certaines personnes, il n'en va pas de même pour le respect, et chacun s'y plie. Probablement du fait de la présence constante, sur les grandes artères et quelques ruelles du Grand Libreville, des agents des forces de sécurité et de défense. Une présence pour rappeler à chacun que l'ordre régnera par tous les moyens. Effectivement, il règne. La peur du "gendarme" y est pour quelque chose ! Ainsi, de crainte de tomber dans les mailles des agents, les Librevillois, réputés indisciplinés et peu enclins à respecter les consignes du gouvernement, sont obligés de s'empresser de rentrer chez eux dès 16 heures ou 17 heures. Une véritable frénésie gagnant

La distanciation sociale n'étant pas respectée, les taxis-bus et autres moyens de transport en commun refusent d'embarquer les inconscients.

et autres masques, négligés souvent par certaines personnes, il n'en va pas de même pour le respect, et chacun s'y plie. Probablement du fait de la présence constante, sur les grandes artères et quelques ruelles du Grand Libreville, des agents des forces de sécurité et de défense. Une présence pour rappeler à chacun que l'ordre régnera par tous les moyens. Effectivement, il règne. La peur du "gendarme" y est pour quelque chose ! Ainsi, de crainte de tomber dans les mailles des agents, les Librevillois, réputés indisciplinés et peu enclins à respecter les consignes du gouvernement, sont obligés de s'empresser de rentrer chez eux dès 16 heures ou 17 heures. Une véritable frénésie gagnant

**Taxis et autres clandos qui, à l'instar de nombreux habitants du Grand Libreville, cherchent à rentrer**

les usagers, l'œil souvent fixé sur la montre. Ils doivent être à la maison avant le début du couvre-feu. Et tout le monde est concerné, du haut fonctionnaire à la vendeuse de tomates à la sauvette des différents carrefours de la capitale.

" À partir de 14 h 30, chacun cherche à rentrer chez lui, parce que dès 16 h 00, il y a déjà une affluence des clients. Mais, c'est surtout à partir de 17 h 00 que chaque taximan, ne voulant pas être dehors après 18 heures (début du couvre-feu, ndlr), cherche à aller garer ", explique Théo, chauffeur de taxi.

Ceux qui ne sont pas loin de leurs maisons choisissent la marche. De bons athlètes qui, consciemment ou non, testent leur condition physique. C'est sans doute le cas d'Aristide qui, malheureusement, a vécu récemment des moments difficiles dans sa vie d'adulte. En effet, résidant à quelques encablures de la mairie du 6e arrondissement, cet enseignant garde un

mauvais souvenir de sa gestion du temps alors qu'approchait l'heure du couvre-feu. Témérité ou négligence ? Il raconte sa mésaventure : " Récemment, j'étais à Louis jusqu'à 17 h 00, rendre visite à des proches. Il fallait attendre un taxi ou un bus pour rentrer à Nzeng-Ayong. N'ayant pu trouver un moyen de transport, j'ai décidé de regagner à pied mon domicile. Mais en passant par des pistes qui m'ont permis d'atteindre d'abord Mbolo, puis le Boulevard-Triomphal, ensuite le Rond-Point de la Démocratie, et enfin l'échangeur de Nzeng-Ayong. Je vous assure, je ne suis pas prêt à recommencer cette aventure. Plus jamais je serai hors de mon domicile après 14 h 30 pendant toute cette période de couvre-feu".

Pour Tata, agent à la Société gabonaise de transport (Sogatra), c'est difficile de voir, par exemple, des personnes chassées de Mont-Bouët par les forces de l'ordre, et qui se retrouvent ensuite à l'ancienne Gare-routière,

vers 14 h 30. Pressées de regagner leurs domiciles respectifs avant le début du couvre-feu, elles forment des attroupements monstres. Au grand dam des conducteurs des taxis-bus, taxis et autres clandos. Conséquence logique de ces attroupements : il faut miser fort pour espérer avoir une place à bord d'un taxi. " La distanciation sociale n'étant pas respectée, les taxis-bus et autres moyens de transports en commun refusent d'embarquer les inconscients. Ils les abandonnent simplement. C'est vraiment dommage !", regrette Tata. Tout comme il déplore l'incivisme de certains habitants du Grand Libreville, qui feignent d'oublier (volontairement ou non) les mesures barrières édictées par les pouvoirs publics pour combattre le Covid-19. Une pandémie qui, chaque jour, suscite une forte psychose au sein de la population, du fait des chiffres croissants des personnes contaminées à travers notre pays.



chez eux à temps. Histoire de respecter l'heure du couvre-feu.

## La surenchère !



Photo : Mikalo Mikalo

MM  
Libreville/Gabon

**D**EPUIS l'instauration du couvre-feu, c'est le branle-bas dans les rues du Grand Libreville chaque milieu d'après-midi. Entre 14h30 et 17h00, les usagers se bousculent, qui pour prendre un bus, qui pour emprunter un taxi ou un clando. Du coup, c'est la course à la surenchère chez les transporteurs urbains et suburbains. À titre d'exemple, pour rallier Ntoum, le passager débourse d'ordinaire 1 000 francs. À l'approche de l'heure du couvre-feu, il faut désormais prévoir 1 500 francs. Tarif identique pour arriver à Ayeme-Maritime, via Nkoltang-rails. Du moins affirme Prosper, un habitant du coin. À condition, précise-t-il, de quitter Libreville avant 15 h 30. Même si vous embarquez au PK 12 pour Ntoum, le tarif ne change pas. " À Owendo où il y a moins d'occasions, les clandos

deviennent astucieux. Les habitants de l'axe SNI-Pavés claquent actuellement 500 francs au lieu de 200 francs. C'est pire dans les endroits périphériques ", témoigne Steeve. Pour Abel, habitant à Nzeng-Ayong, à l'approche de l'heure fatidique, il faut parfois miser pour arriver rapidement à destination. Face aux récriminations des clients, certains chauffeurs des transports urbains tentent de se dédouaner. Selon eux, l'augmentation des tarifs sur quelques trajets ne leur incombe nullement : " À l'approche de l'heure du couvre-feu, tout le monde veut rentrer chez lui. Si un client demande mille francs et qu'un autre avance 1 500 francs, nous prenons, bien évidemment, le plus offrant. Ce n'est donc pas de notre faute, d'autant plus que nous ne transportons plus que deux personnes", explique Ibrahim, un taximan de nationalité ghanéenne.

## Gel hydroalcoolique : très peu visible dans les transports en commun



Photo : Mikalo Mikalo/L'Union

MM  
Libreville/Gabon

**S** I l'on en trouve dans les espaces commerciaux, les bureaux, les épiceries de quartiers et autres domiciles, le gel hydroalcoolique n'est pas la chose la mieux partagée par les transporteurs en commun. En rappel, cette solution est destinée à désinfecter les mains, pour neutraliser le virus. Malheureusement, plusieurs petits transporteurs urbains (taxis, clandos et

taxis-bus) n'ont pas le fameux produit désinfectant à bord. Rares sont donc les chauffeurs qui en proposent aux clients. Un comportement à rebours de la directive gouvernementale qui exige à chaque conducteur la désinfection des mains des passagers avant leur entrée dans les véhicules. Fort heureusement, les conducteurs des bus de la Sogatra et Trans'urb montrent l'exemple. Car avant de prendre place à bord de leurs autocars, se frictionner les mains avec du gel hydroalcoolique est obligatoire. Même s'il est difficile pour le passager de reconnaître le vrai du faux parmi les gels hydroalcooliques trouvés sur la place.